



Luk Perceval : « Hugo Claus était de la génération de mon père. Son livre parle de comment ils ont grandi pendant la guerre. Mais j'avais envie de réfléchir à cette histoire depuis le présent. » © MICHEL DEWEVER

« Il faut recréer notre propre "Chagrin des Belges" »

Après « Black », sur la colonisation du Congo, et avant « Red », sur les attentats de Bruxelles, Luk Perceval crée « Yellow » sur la collaboration flamande avec les nazis, soit trois chapitres sombres du passé belge. Un examen de conscience qui éclaire notamment les mouvements nationalistes d'aujourd'hui.

ENTRETIEN

CATHERINE MAKEREEL

Metteur en scène flamand de renom, désormais en résidence au NTGent, Luk Perceval marche clairement dans les pas d'un Hugo Claus pour titiller notre (mauvaise ?) conscience en appuyant là où ça fait mal. Ce n'est donc pas un hasard s'il a choisi d'intituler sa trilogie théâtrale *The Sorrows of Belgium*, en référence au *Chagrin des Belges*, chef-d'œuvre de l'auteur flamand. S'il suit donc un chemin défriché avant lui, Luk Perceval n'a pas peur d'aller un cran plus loin en tissant aujourd'hui des parallèles entre trois moments de l'Histoire, en apparence très éloignés : la colonisation du Congo (*Black*, créé en 2019), la collaboration avec le régime nazi (*Yellow*, créé cette semaine au NTGent) et les attentats terroristes récents (*Red*, création en avril prochain au NTGent). Rencontre avec un créateur qui ne craint pas de confronter le théâtre aux ombres du passé.

Votre trilogie aborde la colonisation, la collaboration flamande pendant la Seconde Guerre mondiale et les attentats de Bruxelles. En quoi ces histoires se rejoignent-elles ?

Ce sont trois aspects de notre histoire belge avec lesquels nous ne sommes toujours pas en paix. Prenons *Black*. Quand j'étais à l'école - je suis né en 57 -, on ne nous a jamais parlé de ce qui s'est passé au Congo. Plus tard, j'ai lu notamment qu'ils ont trouvé des charniers au Congo. C'est un des plus grands génocides de l'Histoire. Je ne le savais pas et, quand j'ai commencé les répétitions de *Black*, j'ai réalisé que les

On vit dans ce monde capitaliste hypocritement joyeux et brillant, avec l'illusion qu'il suffit d'acheter pour être heureux. Mais la vie est aussi faite de douleurs, de côtés sombres. La culture reconnaît cela dans nos vies. La culture nous dit que nous ne sommes pas seuls avec nos doutes, nos émotions noires Luk Perceval

Metteur en scène

”

jeunes générations ne savaient pas non plus. Il n'y a pas eu une seule excuse de la famille royale belge par exemple. J'ai donc senti le besoin de faire, pour *Black*, quelque chose qui pourrait ressembler à un rituel de réconciliation où nous, Belges, pouvons dire : oui, nous savons et nous nous excusons.

La Belgique a un problème avec son histoire ?

J'ai longtemps travaillé en Allemagne. Là, toutes les semaines, vous avez quelque chose à la télé sur les horreurs de la guerre. Il y a une sorte de questionnement collectif permanent : comment cela a-t-il pu se produire ? En Belgique, on ne s'occupe pas du tout de notre histoire et c'est effrayant. Pourtant, chez nous, il y avait une guerre dans la guerre, entre les collaborateurs et les résistants. En Flandre, c'était très brutal et cela a des effets jusqu'à aujourd'hui. Le nationalisme flamand, parfois extrême, à l'œuvre aujourd'hui, prend racine dans un sentiment d'humiliation très profond, qui s'étend sur plusieurs époques. Il y a une blessure immense dans la société flamande qui peut expliquer pourquoi l'extrême droite, les partis nationalistes ont un écho aujourd'hui.

Dans *Yellow*, cela se traduit par cette famille en partie séduite par le sentiment de « grandeur » que les nazis promettaient de rendre au peuple flamand ?

Il ne faut jamais oublier que tout ça vient d'une nécessité d'être reconnu. Quand ma mère allait à l'école pendant la guerre, on lui interdisait de parler flamand. La Flandre était dominée par la bourgeoisie francophone avant la Première Guerre mondiale et jusqu'aux années 50. En grandissant dans les années 50, 60, on m'a dit : va dans une école francophone parce qu'alors ton futur est sûr. Si tu parlais français, tu pouvais espérer faire carrière. Certainement pas si tu parlais néerlandais. Il faut se souvenir que les nazis ont rendu possible les premières universités flamandes. Il y avait ce deal : si vous vous joignez à nous, on reconnaîtra votre culture. Car le néerlandais était vu par la bourgeoisie francophone comme la langue du communisme, du socialisme. A Gand, mon grand-père avait un abonnement dans un théâtre et tout était en fran-

çais. Déjà à l'époque de l'Inquisition, les Flamands étaient assimilés aux protestants et ont dû fuir à Amsterdam. Pendant des centaines d'années, ils ont été opprimés. Pendant la guerre, beaucoup de Flamands se sont dit : quand on fera partie de ce Troisième Reich, notre culture sera valorisée. Le sentiment de ne plus être les opprimés trouve écho dans ce rêve de grandeur. Je tremble quand je vois que, dans les années 30, les gens croyaient en des leaders avec des slogans et des solutions simplistes. Ils ont juste besoin d'un drapeau pour marcher derrière.

Tout cela a un impact aujourd'hui ?

La politique n'a rien à voir avec l'idéologie mais avec l'humiliation individuelle. Je connais une famille dans laquelle un grand-père s'est suicidé parce qu'après la guerre, il a été mis dans une cage à Anvers et traîné dans la ville où tout le monde pouvait lui pisser dessus. Cette histoire ressortait à chaque Noël à table. C'est une blessure profonde. Dans cette famille, il y avait ce besoin de venger cette injustice. Et les humiliations mènent à la politique extrême. Les gens ne choisissent pas la politique, en tout cas pas politiquement. Ils choisissent en fonction de l'amour ou de la frustration.

Voyez-vous un même sentiment d'humiliation derrière les attentats terroristes récents ?

Nous avons invité des gens d'Afrique du Nord à travailler pour nous mais on les a exclus de nos privilèges, de nos écoles, de nos métiers gratifiants. On a été racistes avec eux depuis tant d'années que ça a créé des frustrations individuelles qui mènent au radicalisme, au terrorisme. Après les attentats de Bruxelles, on s'est rendu compte qu'une large part des soldats de l'EI venaient de Bruxelles. Des gens qui ne se sentent pas valorisés et se considèrent comme des citoyens de seconde voire de troisième classe. Qui ont ressenti une telle frustration qu'ils ont rejoint l'EI pour détruire notre société.

La trilogie s'intitule *The Sorrows of Belgium*. On pense forcément au *Chagrin des Belges*. C'est la même démarche ?

Hugo Claus était de la génération de

« Yellow » au NTGent

Avec le recul, il est facile de trier les bons des méchants. Il est pourtant tellement plus intéressant de se pencher sur la complexité de l'Histoire, sur les engrenages qui ont poussé certains à faire les mauvais choix pendant la Seconde Guerre mondiale.

Yellow nous plonge dans le quotidien d'une de ces familles, qui est allée jusqu'à envoyer l'un de ses fils se battre pour les nazis sur le front de l'Est, tout en communiant dans l'idéologie fasciste. Autour d'un père, membre de la Dietse Militie, gravitent son frère, prêtre et théoricien du nazisme, sa femme, prônant l'exclusion des Juifs et la sanction des éventuels résistants, leur fille, qui s'engage comme infirmière pour aider à l'effort de guerre du Reich, et leur fils, volontaire SS. En contrepoint, et preuve qu'un autre engagement était possible, Hubert, l'oncle, symbolise la résistance flamande à l'occupant.

A cette pièce chorale s'ajoutent encore les voix d'une jeune fille juive ou de Léon Degrelle, fondateur wallon du mouvement fasciste Rex. Ultra documentée, notamment grâce à l'historien Bruno De Wever, *Yellow* observe les doutes, les douleurs, l'enthousiasme ou les (dés)illusions d'une famille traversée d'élan diffus. Précision du jeu, symbolisme du décor, puissance émotionnelle de la musique : *Yellow* explore surtout les nuances passionnantes du gris. C.M.A.

« Yellow » du 30/9 au 3/10 et en janvier prochain au NTGent.

mon père. Son livre parle de comment ils ont grandi pendant la guerre. Mais j'avais envie de réfléchir à cette histoire depuis le présent. Il nous faut recréer notre propre *Chagrin des Belges*. Avec *Black*, *Yellow*, et *Red*, l'envie est de regarder en face ce qui nous met mal à l'aise. Par exemple, découvrir que la plus grosse partie des terroristes étrangers de l'EI venaient de Bruxelles, ça nous a abasourdis. On est un pays si petit, si innocent, toujours neutre, peu présent dans les grandes décisions du monde et voilà que ces gars viennent de Bruxelles. On ne peut pas fermer les yeux non plus sur le nationalisme chez certains étudiants flamands qui oppriment les homosexuels, les gens de couleur. Ce sont les futurs politiciens, avocats et décideurs de notre société, ça fait peur ! Qu'est-ce qui a mal tourné ? En Belgique, on a le désavantage d'avoir été libéré par les Américains à la fin de la guerre. Ça nous a donné le sentiment que nous faisons partie d'une majorité morale. Que notre passé est correct parce qu'il se glisse sous le drapeau américain qui a sauvé le monde de la barbarie. Pourtant, quand on regarde le monde capitaliste occidental d'aujourd'hui, on y voit tant d'injustices. On s'occupe plus de ce que la Chine et la Russie font de mal que de nos propres responsabilités. Or, le théâtre doit nous confronter à nos responsabilités.

Est-ce que la culture peut servir de bouclier ?

Depuis le début de la pandémie, on voit que les gens qui travaillent dans la culture sont considérés comme non essentiels. C'est choquant. C'est un grand malentendu. On vit dans une société où tout le monde doit être fonctionnel. On fait tous partie d'une grosse machine économique mais on voit que les gens sont en perte de sens. Et la culture, justement, donne du sens, des orientations. On vit dans ce monde capitaliste hypocritement joyeux et brillant, avec l'illusion qu'il suffit d'acheter pour être heureux. Mais la vie est aussi faite de douleurs, de côtés sombres. La culture reconnaît cela dans nos vies. La culture nous dit que nous ne sommes pas seuls avec nos doutes, nos émotions noires. La culture crée une profonde connexion entre les individus et pourtant, c'est complètement sous-valorisé.